

Jeudi 19 novembre 1981

Les nouveaux films

Le Grand Paysage d'Alexis Droeven : dans les Fourons, la mort du père...

Un film riche et passionnant où Jean-Jacques Andrien a réalisé l'exploit d'unir l'analyse politique et l'émotion poétique : tel est *Le Grand Paysage d'Alexis Droeven* dont la sortie sur nos écrans est un événement. Il est sans doute beaucoup de manières de prendre cette œuvre importante qui a pour toile de fond la région la plus « brûlante » de notre pays : Les Fourons, qui constituent à tant de points de vue le « nœud » du problème communautaire.

A la mort de son père, un jeune agriculteur se demande s'il va oui ou non reprendre l'exploitation familiale. Jusqu'alors il avait pu trouver la sécurité dans la dominance de ce père protecteur qui incarnait à lui seul tout le paysage. Le décès paternel le place devant une grave crise de conscience. Cherchant dans sa mémoire à reconstituer le visage du mort, il comprend peu à peu qu'Alexis Droeven n'était qu'un perdant, un marginal malgré lui dans une société capitaliste qui, ayant rejeté l'agriculture en dehors du champ de ses investissements, avait transformé de fait le petit propriétaire en ouvrier à domicile, « travaillant toujours plus pour gagner toujours moins », éternel endetté qui ne pouvait couvrir les frais de production et les charges fiscales qu'à coups de crédits agricoles...

Conscient de ses responsabilités

Ainsi la trame psychologique dans ce film apparaît-elle comme

étroitement liée à la réflexion sur l'économique et sur le politique. Jamais le sentimental ne vient occulter le social. Le va-et-vient est constant entre le souvenir du père évoqué par le fils et « projeté » sur l'écran, la contemplation du paysage mystérieux, impénétrable, à laquelle se livre le réalisateur et les séquences documentaires où nous sont montrées sans complaisance les fameuses « marches » du V.M.O. et du T.A.K. et la descente sur Bruxelles des paysans en colère. Ce va-et-vient, extrêmement subtil, « musical », pourrait-on dire en songeant que dans ce film architectural, les images se répondent, garantit l'absence de nostalgie suspecte à l'égard de la campagne ou de piété paternaliste à

l'égard de la paysannerie. Il garantit aussi l'absence de nationalisme à bon marché. Manifestement Jean-Jacques Andrien, qui a prouvé son ouverture d'esprit, sa tolérance dans *Le Fils d'Amr est mort* ne cache pas sa sympathie fervente pour une communauté humaine marginalisée politiquement et économiquement. Il fait œuvre de créateur conscient de ses responsabilités, il témoigne avec ses moyens à lui, sa sensibilité particulière : un point c'est tout !

Une vision quasi mystique

Il faut le dire : tous les acteurs sont admirablement dirigés, admirablement intégrés à l'ensem-

ble. Jerzy Radziwilowicz (*L'Homme de marbre* et *L'Homme de fer*, de Wajda) se modèle un « visage » dont la présence est extraordinaire. La figure qu'il incarne est en fait la plus schizophrénique du film : c'est celle du fils constamment replié sur soi, constamment dans le brouillard, incapable de faire la distinction entre le père et le paysage et qui ne pourra renouer avec la réalité qu'à la faveur d'un échange de lettres et d'une discussion avec sa jeune tante Elisabeth, celle qui a choisi de quitter la campagne pour la ville.

C'est Nicole Garcia qui joue le rôle d'Elisabeth, un rôle « magique » qui vraiment laisse loin en arrière certains fourvoiements à la Lelouch auxquels elle a succombé. Maurice Garrel est Alexis Droeven, militant syndicaliste agricole qui, faute de pouvoir bien vivre, a voulu bien mourir. Dans une séquence onirique, la plus belle peut-être, du film, Garrel poursuit à travers bois un ouvrier muet, un étranger (l'étonnant Jan Declair) et l'on comprend alors qu'il n'a jamais fait que poursuivre un rêve, le rêve d'une communion avec la nature, le rêve d'une vraie liberté.

Le jury du dernier festival de Berlin a justement couronné la photographie de Georges Barsky qui, dirigé par Andrien, nous offre une vision quasi mystique du plateau de Herve et de ses habitants pour qui la religion et la fanfare sont les derniers « vécus » inaliénables.

MICHEL GRODENT.

Cinéma Capitole.



Nicole Garcia : un rôle « magique ».